**Mieux comprendre le présent à travers le passé.**

Georges Dauvé né à Leffonds le 28 sept 1910 est décédé le 11 nov. 2005. Il a écrit ses mémoires alors qu’il avait 90 ans. C’est le 3 avril 2000 qu’il a décidé de mettre par écrit tous ses souvenirs. Il y retrace tous les moments de sa vie. On a tous au cours de notre vie, regretté de ne pas en savoir plus sur ses origines pour préserver et mieux comprendre son histoire familiale. La mémoire de nos ancêtres peut être perdue au fil du temps, et il est donc essentiel de la conserver pour les générations futures.

**La guerre 14-18 la dernière permission de son père**

« Mon père, fait pour le bonheur arrive en permission, sa dernière, au début des années 1916. Il n’ose rentrer dans la cuisine, tant il est sale sous sa capote déchirée et dans sa ceinture de flanelle qui grouille de poux. Il demande et obtient des sceaux d’eau chaude dans le grand cuveau à oreilles où l’on fait la lessive. Voilà qui et prêt. Alors avec naturel, il enlève toutes ses frusques, toutes et nu comme Adam, au milieu des rires joyeux des femmes, s’assoit dans l’eau chaude. Avant de repartir au front, un des derniers jours de sa liberté, je vais atteler et nous irons à Chaumont pour une photo de famille et je la vois encore maintenant, le visage levé, le regard lointain, nous dire : « on n’en revient pas vivant ». Cette photo agrandie est à la maison. Elle montre, toute la famille groupée. Nous avions 5, 3 et 1 an. Le photographe invite mon père à placer sa main sur mon épaule et je la sens encore posée sur moi. Quelques semaines après, j’entends des cris déchirants, les pleurs des femmes : ma mère, ma tante Lucie, la petite bonne. On m’appelle et dans leurs bras on me fait partager la douleur de tous, mais je ne réalise pas précisément le malheur qui nous arrive. Pour mon grand-père, ce coup du sort fut atroce pour et ma mère dut avec un oncle continuer à assumer le plus gros du fonctionnement d’un train de culture trop important pour eux.

**La petite maison.**

Pour les trois gosses la vie normale reprit. Ma mère n’étala jamais sa peine. Elle tint bon jusqu’à la fin de la guerre. Mon grand-père mourut en 1919 et mes oncle et tante firent vendre la maison familiale avec les terres, le bétail et le matériel. Ma mère dut quitter sa maison avec ses trois enfants pour emménager sur place, dans une petite maison sans même le jardin habituel en campagne. Nous y avons vécu 4 ans dans la plus extrême pauvreté et pourtant heureux d’être ensemble autour de notre maman.

**Une scolarité tout ordinaire.**

Vient ensuite une école sans histoire pendant trois ans avec le fils Richard, instituteur, grand mutilé, une jambe coupée à mi-cuisse. C’est lui qui me présenta au « certif » et son bonheur dépassa le mien, j’étais le premier du canton. Ma mère en peine de mon avenir fit la connaissance d’un dessinateur et peintre, M. Emile Humblot, sénateur-maire de Joinville, venu dessiner l’église de Leffonds. Au cours de la conversation elle explique son embarras et l’homme avec beaucoup de gentillesse lui explique, comment préparer son dossier de pupille de la nation. Je fus alors accepté comme boursier à l’école primaire supérieure de Joinville.

**L’internat.**

Quatre ans durant je fus « le petit chose ». Interne à 12 ans, je revoyais ma mère et mes sœurs à Noël, Pâques, et aux grandes vacances. De tous les professeurs que nous avions, il en était un, le prof de français et allemand que j’écoutais avec ferveur. C’est grâce à lui que je goûtais aux mille merveilles de la langue française. Pour l’allemand qu’il enseignait de façon moderne, là commença le goût pour la langue de Goethe. Mais la paresse m’empêcha de profiter pleinement de son enseignement. Bagarres, solitude au milieu des agités, promenades obligatoires et surveillées telle fut la durée de l’internat pendant trois ans. A 15 ans, je fus reçu au brevet élémentaire à l’étonnement de certains. Je fus désigné comme candidat possible pour le concours de l’école normale à l’issue duquel je fus proclamé reçu et second du classement.

**Ma vie à Chaumont**.

Pendant mon internat, notre voisin facteur à Leffonds avait conseillé à ma mère, de postuler à la conciergerie de l’hôpital de Chaumont. Le destin nous souriait à nouveau. Je l’ai retrouvée dans une jolie maison, très à l’aise dans son emploi. Une nouvelle vie commençait. Interne à l’école normale où j’étais pensionnaire, il m’arrivait de faire le mur et de faire quelques entorses au règlement intérieur. Interne on cherche toujours un motif à la rigolade tout en restant modéré afin d’éviter d’être exclu. Notre jeune prof, une jolie brunette en avait fait les frais et toute la classe avait retenu son rire. Les jours se succédaient, du dortoir au réfectoire, les cours les récrés et le soir l’étude. Nous devions à tour de rôle effectué un stage comme enseignant. Une inspection redoutée de l’inspecteur de l’académie m’a permis de m’en tirer honnêtement.

**La période du camp américain à Leffonds.** **Il y a 100 ans, les villages haut-marnais vivent au rythme des contingents américains.**

Durant un cours d’histoire sur la grande guerre (14-18), j’ai eu l’occasion d’évoquer mes souvenirs directs et personnels sur les soldats américains. Une discussion qui a vivement intéressé les normaliens car Chaumont avait eu l’état-major et le chef suprême, le général Pershing au Val des Ecoliers. Leffonds avait été choisi comme camp d’instruction pour les nouvelles recrues qui arrivaient par bateaux entiers. Une douzaine de grandes baraques ont été construites avec groupe électrogène, pour l’électricité, citernes d’eau, pour l’hébergement des militaires. Ceux-ci nous comblèrent de leur amitié, nous étions copains. Cérémonie des couleurs, son de clairon, manœuvres, hymne national américain, les journées étaient bien remplies. Les festivités se tenaient dans une des plus grandes baraques, réunions, bals avec un orchestre au cours desquels les filles étaient invitées à danser. Et à chaque séance l’électricité s’éteignait, obscurité totale, cris féminins, bancs culbutés et sur un son de clarinette tout le monde retrouvait se esprits en toute hâte. Malgré une interdiction, les gamins s’approchaient du terrain de manœuvre des soldats, lançant des grenades ou éventrant des sacs de terre pendus. L’exercice terminé, le lieu déserté, nous les gamins nous étions à la recherche des grenades éclatées et des sortes de briquets à mèche que nous cherchions à allumer. Roger, rentrer à la maison, bras tendu vers la flamme du foyer de la cuisine pour essayer d’allumer un briquet, fit exploser l’engin. Deux doigts mutilés, le pouce arraché, Roger ne fut pas mobilisé en 1939, pas de guerre et pas de captivité. Ce récit avait ému tous mes camarades normaliens. Je sortis de l’EN de Chaumont en 1929, B.S. en poche à 19 ans.

**Mon premier poste.**

Fin septembre 2029, je me suis présenté à l’école de Froncles pour mon premier poste. Le jour de la rentrée, j’ai accueilli 43 écoliers dont 23 étaient pour moitié des italiens ou des polonais. L’inspecteur est venu à l’improviste me faire passer mon CAP et l’examen se passa bien. Faute de postulant je fus nommé directeur de l’école dès la rentrée suivante. C’était une lourde charge. J’y ai passé deux années pleines de richesses et de générosités.

**Au service militaire.**

En septembre, je fus appelé à faire mon service militaire au 21ème R.I. comme simple soldat. Je pouvais alors rejoindre ma famille sur place, ma mère occupait un élégant pavillon à l’entrée de l’hôpital de Chaumont. La vie communautaire reprenait encore une fois de plus. Toute l’instruction du fantassin, chambrée, paquetage, lits alignés, marches, tirs, était notre quotidien. Mon manque d’énergie dans l’alignement des armes m’a valu quelques nuits au poste, un petit réduit fermé d’une lourde porte dans lequel il y avait également quelqu’un de puni à l’intérieur. Les exercices de tir se faisaient à la Vendue. Un jour sur un pari avec un fusil mitrailleur à 400 m je réussis un tir groupé dans la cible. Je venais d’engagé mon avenir sans en comprendre les circonstances. Puis de grandes manœuvres dans le Doubs avant un retour sur Chaumont. S’en suivi une planque comme aide-infirmier, un mois de calme agréable. On me rappelle mon devoir de soldat et me voilà à nouveau en chambrée pour être candidat à l’examen de caporal. Mes antécédents à l’E.N. n’ont pas joué en ma faveur et me voici recalé. Deuxième classe j’étais et deuxième classe je resterais. Une période particulière au cours de laquelle j’ai fait quelques amis.

**Mes débuts à Saint-Dizier.**

En septembre 1931 je fus envoyé à Saint-Dizier à l’école Gambetta comme instituteur adjoint dans une école toute neuve. Obligé par la mairie de quitter cet appartement je fus relogé dans une petite maison, vétuste, à la Noue, avec cabinets à l’ancienne dans une cabane au fond du jardin. J’allais quitter ce quartier pittoresque en me mariant en 1935. Bernadette fut nommée à Villiers en Lieu en classe maternelle. Nous avons alors emménagé dans une jolie petite maison de plain-pied. L’année suivante, en 1936, elle fut nommée à l’école Gambetta, où j’exerçais encore et dans lequel nous avons retrouvé un logement.

**Première mobilisation.**

En 1938, comme beaucoup d’autres je me retrouvais au centre mobilisateur de langres, le 242ème R.I. pour partir en camion et prendre position en Alsace. A l’arrivée, surprise je me retrouvai face à face avec M. Desnouveaux, directeur d’école à Langres. Il examina mon livret en ajoutant « où va-t’on te mettre ? » et à la lecture de ma spécialité « tirailleur au fusil mitrailleur ?» Mais tu veux te faire tuer ! et d’autorité il me fit inscrire comme téléphoniste à un central. J’eus conscience plus tard que ce capitaine m’avait certainement sauvé la vie. Il était de Leffonds et avait connu mon père et réparait, vite fait, une dangereuse bévue de ma part. Le séjour à Kingstein, village alsacien, se termina au mieux par la signature du traité de Munich. Notre régiment plia bagage et de retour aux sources je retrouvai mon poste durant un an à l’école Gambetta. La famille s’agrandit avec la naissance d’une belle petite fille blonde le 16 juin 1939.

**Deuxième mobilisation.**

Six semaines plus tard nouvelle mobilisation et départ vers l’Alsace du 242 RIF. Avec un collègue nous étions désignés pour utiliser un central téléphonique et assurer toutes les liaisons entre le régiment et l’artillerie, avec les blockhaus et cuvelages plus petits le long du Rhin. Le 10 mai 1940, la guerre commençait. Allongés sur l’herbe d’un coteau, trois escadrilles de l’Est passèrent au-dessus de nos têtes. Les avions ennemis s’enfonçaient tranquillement en Alsace. Les allemands réussirent à encercler le plus gros ouvrage à la sortie du village, pour y placer d’énormes charges d’explosifs. La décharge fut si puissante que la casemate bascula sur le côté. Les malheureux occupants asphyxiés durent se rendre. Nous avons cru pouvoir nous en tirer, mais soudain devant nous un soldat tout vert, le lourd casque cachant la moitié du visage, et près de lui le secrétaire de la compagnie qui sur ordre regroupait les soldats épars. « Dauvé, Fuselier ! Venez, approchez doucement ! ». C’était réglé nous étions prisonniers. Poussée vers l’avant la file des prisonniers s’approcha du fleuve. La traversée du Rhin, environ 200 mètres fut rapidement terminée, nous étions en Allemagne.

**La captivité.**

Nous venons de passer le Rhin en files harassées, une grande prairie clôturée fut notre première halte sans nourriture, car sans gamelle. Le lendemain arrêt contre un ensemble de grandes baraques noires alignées mais déjà pleines. N’importe, je me risque sous les barbelés, entre dans un couloir et repars en urgence avec un seau métallique jaune. Lorsque la cuisine roulante fit son apparition, je tendis une gamelle originale aux cuisiniers. Il y eu un arrêt de quelques jours dans le camp. On nous entassa, bourra, si bien que le soir venu l’emplacement laissé pour dormir s’avéra insuffisant. On repartit dans un train de marchandises, bien entassé à nouveau, pour arriver dans le camp VII A. Le séjour au stalag fut relativement court. Chacun d’entre nous était inscrit avec son nom, prénom, profession, et recevait un numéro matricule pour être inscrit comme ouvrier agricole. Bientôt fini les chambres encombrées, la recherche d’un coin isolé pour se soulager discrètement. Les chargements d’hommes sur les camions se succédaient et notre tour arriva pour une trentaine de prisonniers dont Fuselier que j’avais retrouvé. En route pour la Bavière rurale. « Goldach » était le nom du village ou stoppa le camion. Une grande cour de ferme, arrêt, descente, et nous voilà alignés face à une rangée de civils attentifs. A chaque appel un paysan s’avançait et venait littéralement choisir parmi les plus solides. J’étais le plus petit et le paysan, Roetzer Andréas, n’avait plus le choix. C’était à prendre ou à laisser. Il fit la grimace et m’accepta. Sa déception passée il essaya de comprendre ce que je pouvais faire, je ne suis pas paysan mais instituteur. Le pauvre homme accepta la situation et il me traita avec retenue et correction. A mon arrivée à la maison d’Andréas, je découvre une petite ferme complète autour d’une cour, habitation, étable, grange, tout est récent. Le patron me présente à la maîtresse de maison et ses fillettes. Installé à table, je n’avais droit qu’à de l’eau, seulement pour faire connaissance mon bavarois me pousse alors un bock de bière. Il comprend qu’il faut me parler avec lenteur et on s’en tire bien. Le temps de la moisson était arrivé, un travail que je connaissais lorsque j’allais en vacances chez mon oncle. Les travaux à la ferme alternent et se succèdent au gré des saisons. Poussière, fatigue, à peine dix minutes pour choucrouter. Noël et les festivités approchent, le travail ralentit. Je peux prendre mon temps pour manger avec souvent un verre de bière. Une vie de famille avec les rires et les pleurs des enfants etc…Après une évasion réussie d’un jeune soldat de l’active, un changement inattendu attend notre instituteur puisqu’il fut renvoyé au camp Stalag VII sans revoir la famille Roetzer. La vie en communauté allait-elle recommencer ? Heureusement, la terre avait toujours besoin de bras et c’est ainsi que je débarquai à Pattendorf où les prisonniers logeaient dans les communs d’une grosse ferme, café restaurant et petite brasserie. Ceux qui allaient être mes camarades durant trois ans furent curieux de faire ma connaissance. Le patron avec beaucoup d’allure vint donner ses ordres à chacun avec aisance et clarté, le travail était distribué. Au repas les ouvriers agricoles avaient toujours accepté le plat commun. Pour ma part j’ai réclamé une assiette et sur intervention du patron qui m’avait entendu, chacun pouvait désormais disposer de cet élément. Le travail était quelques fois redouté car dans certaines situations pénibles, je fatiguais plus que d’autres. Anna l’ukrainienne, une belle fille, était une belle rencontre, heureuse dans son domaine où elle préparait une énorme marmite de pommes de terre au-dessus du foyer. Quelquefois elle nous en donnait sans permission. Elle était estimée du patron. Elle redoutait de retourner dans son pays car tous les malheureux déplacés de force par les allemands étaient considérés comme des déserteurs, et l’avenir prouva que ses craintes étaient justifiées. Toute cette période a été rythmée par des rencontres, un homme à tout faire, capable de tuer un cochon, puissant comme un ours, avec des doigts de dentelière ; avec une dégustation d’escargots qui entraîna des rires.